

LA REINE DES BELGES.



DEPUIS près d'un siècle, on voit peu de reines mourir sur le trône. La Belgique vient de donner cette noble leçon au monde, avec une grandeur et une solennité qui marqueront dans l'histoire de notre siècle. Il est vrai que la souveraine des Belges n'avait que trente-huit ans, et qu'il n'y a rien de politique dans sa vie ni dans sa mort. Cette princesse était tout simplement la religion et la vertu couronnées. Voilà pourquoi elle disparaît si grande, et pleurée si universellement.

Louise-Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle d'Orléans, l'aînée des filles de Louis-Philippe et d'Amélie de Naples, naquit le 3 avril 1812, à Palerme, où son père avait enfin trouvé un refuge et une famille, après l'exil et les voyages que racontait notre dernier numéro. Douée par la nature de la grâce et de la beauté, la princesse joignit à ces dons une simplicité charmante, une bonté sans limites, une piété exemplaire, et une éducation de premier ordre. Elle écrivait et parlait avec une égale facilité les principales langues de l'Europe. Elle causait des beaux-arts avec sa sœur Marie, dans l'atelier où celle-ci modelait *Jeanne d'Arc* au bord de la tombe ; et plus d'une fois, assure-t-on, consultée par son père et ses ministres, elle leur donna sur les affaires du pays des conseils d'autant plus remarquables qu'ils étaient moins prétentieux. Sa grande affaire, à elle, était la charité. Elle passait les jours et les nuits à conspirer... contre la misère et la douleur. Partout où quelqu'un souffrait, sa main droite, ignorée de sa main gauche, se faisait sentir sans se montrer, avec une délicatesse tout évangélique.

Le 9 août 1832, elle épousa, au château de Compiègne, Léopold, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, roi de la Belgique affranchie. Elle fut dès lors, pour son peuple catholique, le bon génie de ce monarque protestant. Qui sait si son trône eût résisté au contre-coup de février, sans l'appui populaire de sa femme et de ses enfants ? Volontairement étrangère au gouvernement, la reine Louise borna son rôle aux vertus conjugales et maternelles, et au ministère de grâce et de bienfaisance. On cite d'elle une foule de ces bonnes œuvres secrètes qui sortent de l'ombre au moment des révolutions, comme les anges gardiens cachés des couronnes, pour les protéger de leurs branches ailes contre les fureurs de la multitude. Les rois n'ont pas de boucliers plus efficaces que ceux-là.

Le 2 janvier 1844, à dix heures du matin, une dame du palais remet à la reine une requête signée d'un conseiller communal, en faveur d'un pauvre ouvrier nommé Goossens, unique soutien d'une famille nombreuse, condamné à trois mois de prison pour coups portés dans un moment d'ivresse. La princesse s'habillait pour une cérémonie publique, où l'attendaient tous les hommages du rang suprême. Elle jette là ses parures, renvoie ses dames d'honneur et court à l'appartement du roi. Celui-ci était absent. La reine vole à sa poursuite, traverse deux fois la ville, le rencontre enfin, embrasse ses genoux, lui arrache la grâce du malheureux, la lui envoie par un officier, et revient un peu tard aux courtisanes, en leur disant avec modestie : — Excusez-moi, messieurs, j'ai voulu avoir deux fêtes au lieu d'une.

À la dernière exposition des produits belges, la reine, promenée au milieu des merveilles de l'industrie, s'arrête émue

devant des couvertures, des vêtements et des meubles à bas prix. On s'étonne de cette distraction ; mais bientôt on l'a comprise. Elle songeait aux pauvres que ces objets devaient préserver du froid et de la souffrance. — Elle comble d'éloges leur inventeur et lui achète ses produits par centaines... pour les distribuer à sa clientèle...

Plus récemment, elle visitait avec son mari quelque palais dans une ville du Nord. Le bourgmestre, courtisan grossier, la conduit à une fenêtre et lui dit avec emphase : C'est de ce balcon que le peuple, s'improvisant justicier, jeta sur les piques des soldats un magistrat qui avait trahi le pouvoir ! qu'en pensez-vous, votre Majesté ? — Mais je pense, monsieur, répondit la reine en souriant, que vous voudrez bien nous faire le plaisir de dîner avec nous. Le bourgmestre accepta avec gêne. L'épigramme était trop fine pour qu'il la sentit... Il n'a pas encore deviné pourquoi il n'a point reçu d'autres honneurs. Il croit que la souveraine a oublié, — tandis qu'elle s'est souvenue...

Un pareil trait est non seulement d'une femme supérieure, mais encore d'une grande reine.

Le 10 mai 1847, Louise-Marie avait failli périr sur le chemin de fer de Bruxelles, dans le choc effroyable de deux convois. Les généraux qui l'accompagnaient furent blessés gravement, sa voiture effondrée et ses bagages mis en pièces. Elle seule ne reçut aucune contusion. La Providence semblait veiller sur elle... mais elle lui réservait d'autres coups plus terribles. La chute et la dispersion de sa famille, la mort de son père en exil, rouvrirent les plaies faites à son cœur par la perte de son frère et de sa sœur, et menèrent rapidement au tombeau sa santé ébranlée.

Une sainte mort a couronné sa vie exemplaire. Ignorante de son propre état, elle oubliait sa douleur pour s'occuper de celle des autres ; elle faisait mille projets de voyages, de réunions intimes, à Bruxelles, à Laeken et dans tous ses palais allemands, qu'elle distribuait à sa mère et à ses sœurs, chassées des palais de France. Quand Mme. d'Hulst, son amie d'enfance, lui annonça par ses larmes les approches de l'agonie, elle regarda sa famille rangée autour d'elle et tomba sans connaissance. Revenue à elle, elle remplit ses devoirs religieux, disant sans cesse à l'abbé Guelle : — Suis-je assez préparée ? Puis elle s'écria : — Que Dieu est bon de me laisser mourir au milieu de tout ce que j'aime ! Puis elle défaillit d'heure en heure ; puis enfin, elle soupira : Je n'y vois plus ! Et elle rendit son âme à Dieu. Sa mère était debout près de son lit — *stabat mater*, — sans parole et sans larmes, tant elle en a épuisée la source, et murmurant à ses fils et à ses filles : Il ne nous reste plus que la résignation !

La reine Louise-Marie laisse à Léopold et à la Belgique deux fils et une fille, qui avaient hérité d'avance de l'affection du peuple pour leur mère.

Le jeudi 17 octobre, deux cent mille Belges suivaient le convoi funèbre, entre deux haies de plusieurs millions d'hommes et de femmes pleurs, à l'humble chapelle du château de Laeken, où la reine a voulu être inhumée près de l'aîné de ses enfants.

On dit que cette chapelle va se changer en une grande basilique. Ne serait-ce pas méconnaître le vœu suprême de la mort ? Sa mémoire sera plus sensible au monument national que les Belges vont lui élever par souscription, et pour lequel affluent déjà le denier de la veuve et l'obole de l'orphelin.

(Musée des Familles.)